

Dans la tête du puits de mine de Delémont (3/5)

Au XIX^e siècle, le fer atteint son âge d'or

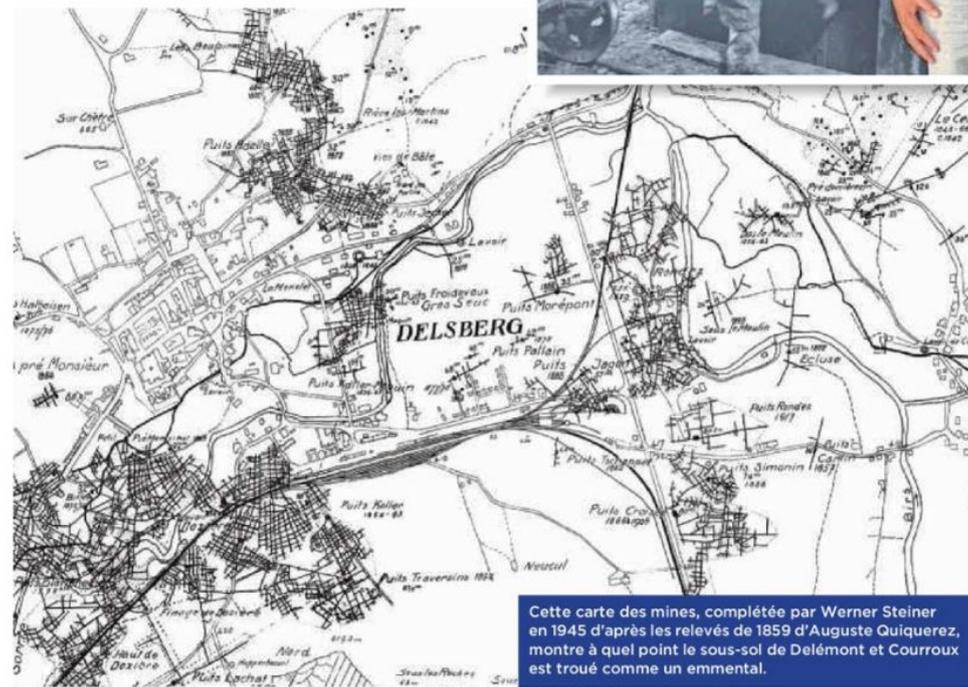
Au Moyen-Âge, les bas-fourneaux ronflent partout dans le Jura, transformant les billes de minerai en précieux fer (et les forêts en scories). Mais ce procédé artisanal va bientôt laisser place à l'industrie, la vraie, la lourde.

Plongé dans l'observation de la photo de trois braves mineurs delémontains, l'historien Vincent Friedli est admiratif. D'abord du travail du photographe, Jules Enard, qui en 1914 est allé réaliser ces clichés sur plaque de verre, à la chambre photographique, au trépied et au flash à magnésium, dans des galeries poussiéreuses cent mètres sous terre. Mais surtout, il est admiratif du labeur des «gueules rouges», les mineurs du fer.

«Il y a le piqueur, qui dégage au pic les pisolithes, sans bien sûr pouvoir se tenir debout, car les filons sont minces d'à peine un mètre et demi. Derrière lui viennent le chargeur et le pousseur, déplaçant des tonnes de minerai avec leur simple pelle, jusqu'à tout amener par wagonnet à la recette du puits, c'est-à-dire au pied de l'ascenseur qui remonte dans deux cuveaux hommes et matériel», détaille l'historien. Il signe d'ailleurs le tout prochain *Defis*, la revue de l'association ProJura à paraître dans deux semaines, un numéro collector au nombre de pages doublé pour l'occasion.

Une mémoire de fer

Ces photos exceptionnelles, Vincent Friedli les connaît sur le bout des doigts, car c'est son grand-père Werner Steiner qui les a précieusement



Cette carte des mines, complétée par Werner Steiner en 1945 d'après les relevés de 1859 d'Auguste Quiquerez, montre à quel point le sous-sol de Delémont et Courroux est troué comme un emmental.

conservées. Né en 1903, il a été le dernier ingénieur des mines à exercer dans le Jura, reprenant même en 1941 l'exploitation du tout dernier puits aux Prés-Roses, afin de pallier les restrictions de guerre.

Car la vallée de Delémont a été pendant des siècles un des cœurs sidérurgiques de la Suisse. Le prince-évêque Jacques Christophe Blarer de Wartensee (1542-1608) avait bien compris qu'il pouvait construire un État moderne sur cette industrie. Sous sa houlette, les bas-fourneaux artisanaux qui s'allumaient et s'éteignaient un peu partout



La régale du prince-évêque est toujours en vigueur aujourd'hui, quatre siècles plus tard.»

laissent place à des hauts-fourneaux, structures beaucoup plus monumentales, brûlant en permanence charbon de

bois et minerai à 1300°C pour produire de la fonte liquide, que l'on peut couler dans des moules.

Et c'est bien sûr plus facile à contrôler, donc à taxer. «Le prince-évêque décrète la régale des mines, soit la propriété de l'État sur le sous-sol. Elle est toujours en vigueur aujourd'hui, quatre siècles plus tard: c'est l'article 129 de la Constitution jurassienne», souligne, amusé, l'historien. Avec cette régale, Blarer de Wartensee collecte moult impôts. Il se régale.

Ainsi, sous son règne, deux villages voient s'élever deux

hauts-fourneaux: Courrendlin et Undervelier, sur la Birse et la Sorne, indispensables pour activer les roues hydrauliques.

Aux premières loges de la révolution industrielle

A cette époque, la seule force disponible pour creuser est musculaire. Les mines de fer s'installent là où le minerai est à fleur de sol, sur les coteaux du Colliard et du Bériquier, comme à Boécourt, Montavon et Séprais. Puis, les filons en surface s'épuisent, on creuse des puits de plus en plus profonds, mais vite noyés par la nappe phréatique.



L'historien Vincent Friedli devant la photo d'un mineur, récupérée par son grand-père Werner Steiner, dernier ingénieur des mines de Delémont. PHOTO TLM

Au milieu du XIX^e siècle arrive la révolution de la machine à vapeur. Grâce à sa force décuplée, on peut pomper l'eau, ventiler les galeries, actionner des ascenseurs. Les puits s'enfoncent de plus en plus, jusqu'à atteindre 140 m de profondeur. Quand il en fera le recensement en 1945, Werner Steiner comptera 198 puits de mine. Les plus productifs sont aux Prés-Roses (aujourd'hui le parking des terrains de foot) et à la Blancherie (les terrains de tennis), non loin de la rue du Puits, quel hasard. Avec la vapeur, la production de minerai de fer explose.

Le nombre de hauts-fourneaux suit. En 1850, on en compte huit, dont deux à Delémont: l'un près de l'emplacement de la coutellerie Victorinox, rue du Haut-Fourneau, quel hasard (bis), et l'autre aux Rondes – ces deux lieux ont une longue vocation métallurgique. Les autres sont à Courrendlin et Undervelier, les ancêtres, à Choindez, Bellefontaine et, plus surprenant, deux hauts-fourneaux chez les moines de Lucelle. Sans doute parce que leur vie d'ascète exige une discipline de fer.

Mais cette belle épopée industrielle se dirige vers sa fin.

THOMAS LE MEUR

DEMAIN:
il faut sauver la tête du puits de mine